

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen = Swiss forestry journal = Journal forestier suisse
Herausgeber: Schweizerischer Forstverein
Band: 128 (1977)
Heft: 6

Artikel: Giornico - village de la Léventine
Autor: Donati, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-766825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen Journal forestier suisse

128. Jahrgang

Juni 1977

Nummer 6

Giornico – village de la Léventine

Par P. Donati, Bellinzona

«Giornico, in tedesco Irnis (con Ugazzo, Altirolo, Castello e Gribiago, anime 743), é un grosso villaggio, capoluogo della inferior parte di Val Leventina. La principal terra sorge sulla sinistra del Ticino: le terricciuole colla chiesa parrocchiale ed altre si veggon disseminate sulla destra. Due ponti di pietra congiungono le due rive là dove il Ticino romoreggia fra innumerevoli macigni. Vi é copia di prati, e si coltiva con molta diligenza la vite, che vi dà copiosi i suoi prodotti. Parecchi oggetti rendono interessante questa terra. Sorge entro il paese un'alta e antica torre; e nel sito denominato Castello innalzasi una chiesuola dove sono le vestigia di fortificazioni di grande vetustà. La parrocchiale é chiesa matrice delle tre comuni che sono sui monti. Ivi presso é la chiesetta di San Nicolao, tutta di pietre lavorate collo scalpello, e riputata da' Giornichesi per un antico luogo di adorazione degli idoli. Oltre a tutto ciò si devono le imponenti cascate della Barolgia e della Cremosina. Chiunque si trovi alquanto inferiormente a Giornico non può non riguardare con meraviglia la Cremosina, e gli altissimi torrioni che la natura pose a custodir l'ingresso di quel laterale vallone che va a finire a modo di vasto e magnifico anfiteatro, e dispiega il lontano spettacolo delle nevi accumulate dalla valanca. Sino verso la fine del passato secolo custodivansi in Giornico colubrine ed altri pezzi di artiglieria, che gli uni pretendono conquistati nella battaglia del 28 dicembre 1478, gli altri in vari famosi conflitti d'Italia: gli Svizzeri avevanli lasciati addietro perché male atti a strascinarsi di là delle Alpi per le malvagie strade d'allora: gli Austriaci, venuti fra noi nella primavera del 1799 come salvatori, ce ne spogliavano nel dicembre costringendo il nostro paesano ad attaccarsi come bestia a'carretti ed a strascinar via per essi loro ciò che era nostro proprio.» ...

Ce texte de présentation sur Giornico est extrait du livre de Stefano Franscini — premier Tessinois ayant siégé au Conseil fédéral — édité à Lugano en 1840 et intitulé «La Svizzera Italiana».

On pourrait se limiter à cette sommaire description, due à une plume animée par l'amour du pays et la connaissance d'un environnement encore dépourvu de chemins de fer et de moyens mécaniques.

Plus d'un siècle est passé depuis. La population à l'heure actuelle oscille autour des 1300 âmes. L'extension de l'habitat a touché le centre historique du village et l'ensemble, formé par les trois églises de la rive droite, a subi les conséquences dues à la construction de la voie ferrée. Le petit hameau d'Altirolo se trouve maintenant relié au groupe du «Castello» mais cette zone devra être planifiée en vue du tracé de la route nationale du Gothard, ce qui donnera probablement au village une dimension nouvelle.

Franscini, en parlant des canons laissés à Giornico par les Confédérés, souligne la position du village par rapport à la route du Gothard; les difficultés de ce tracé, débutant dans les gorges de la Biaschina en amont du village, font de Giornico la porte de la Léventine, de la même manière que Bellinzone, selon une définition connue, est la clé des cols alpestres. Le choix de l'emplacement est clairement dû à la volonté d'exercer un contrôle précis des passages là où le franchissement de la rivière d'une berge à l'autre est le plus aisé.

Une petite île, due à la ramification de la rivière, caractérise le village tout en facilitant, au moyen de deux ponts à dos d'âne, le raccordement du centre historique de la rive gauche à l'ensemble formé par les ruines du «Castello» et les églises.

C'est en aval de l'île, après la jonction des deux bras de la rivière, vers Bodio, que les industries du vingtième siècle se sont implantées à la suite de la construction de la voie ferrée. Cette nouvelle voie de communication, qui s'étend le long de la rive droite, a entraîné la construction de services annexes, tels que gare, centrale, etc., que, l'habitude aidant, l'on ne remarque plus guère.

De même le grand pont moderne reliant la route cantonale à la gare — qui se franchit habituellement en voiture — contribue-t-il à effacer la perception de la primordiale liaison du passé entre les deux berges du Tessin via l'îlot intermédiaire, passage vers la moyenne Léventine et vers le Gothard; une route passant par Anzonico et l'autre par Chironico. Cette installation humaine remontant aux temps les plus reculés a subi des interventions qui parfois en ont effacé les traces et d'autres fois en ont souligné l'importance. Citons, parmi ces dernières, le chemin de fer et la future route nationale qui, par leurs tracés sur la rive droite de la rivière, rappellent l'antique route vers Chironico, encore jalonnée de simples chapelles et de la plus grande église de San Pellegrino. De même, la route parallèle de la rive gauche se trouve remise en évidence par la solution adoptée pour franchir les gorges de la Biaschina avec la voie carrossable. Bien que les vestiges de grande antiquité du village se réduisent à rien ou presque, nous pouvons en retrouver l'histoire et en déchiffrer le passé au travers des traditions et des témoignages locaux.

En fait, Rigolo (1) est le premier à parler des murs cyclopéens du «Castellaccio» en tant que vestiges d'une fortification due à Jules César. Cette



Figure 1. La «Torre di Atto» dans le village
Photo Carpi

interprétation légendaire trouve appui dans les restes de construction, sur l'escarpement de la rive droite en position dominante sur le passage reliant Personico à Altirolo et passant par Ogazzo et près de la petite colline de Santa Maria. Nous ignorons quelles informations précises pourront être déduites des ruines de cet établissement; nous pouvons cependant souligner que, dans bien des cas et cela tant au nord qu'au sud des Alpes, on a pu vérifier une persistance de l'installation sur un même lieu qui avait été transmise de façon extraordinaire par la tradition orale. Faisons un exemple: Rigolo nous parle de l'existence d'un hospice fondé par Théodolinde sur le Saint-Gothard. La nouvelle est vite oubliée parce que retenue fantaisiste. Or, en 1975, une minutieuse recherche archéologique conduite dans la chapelle du col met en évidence les restes d'une construction préromane. Le même auteur suggère l'existence sur les contreforts du Castellaccio d'un oppidum romain ou protohistorique et il est fort possible qu'un jour nous connaîtrons l'origine de cette tradition orale qui, au 18^e s., s'est trouvée fixée dans un texte écrit.

A faire face à ces ruines inexplorées, à «Cima la tera», au point le plus élevé de l'ancienne implantation de la rive droite, la Torre di Atto aujourd'hui mutilée de son étage supérieur, tombé en 1846, domine encore tout l'habitat.

C'est en se référant à divers auteurs que Clemente (2) mentionne la tradition populaire qui de la «Torre maniero» (château-fort) fait la maison natale du noble prélat Attone da Giornico, lequel, devenu évêque de Vercelli, laissait par testament vers le milieu du 10^e s. les trois vallées ambrosiennes aux chanoines de la Chiesa Maggiore de Milan. S'il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la polémique historique sur l'authenticité du testament, il faut cependant souligner l'importance de ladite tour en tant que témoignage d'installation humaine au moyen âge ou au haut moyen âge à Giornico.

De nos jours, la tour se présente avec des étages et des aménagements du 19^e s. non dépourvus d'intérêt, telles les cloisons dont l'armature de soutien en baguettes de noisetier perpétue et accentue l'habitabilité de la bâtisse qui n'a cependant rien perdu de ses caractéristiques. Une visite attentive au groupe des constructions reliées à la base de la tour révèle l'existence d'un complexe d'habitations fortifiées, lesquelles probablement s'ouvraient sur une cour intérieure. Cet ensemble a gardé au cours des siècles une tradition de siège de l'Autorité, étant donné qu'y tenaient séance le Conseil de la Léventine et peut-être même le podestat de la vallée encore au 14^e s. Cet antique usage à des fins publiques est témoigné par l'existence d'une fresque du 15^e s. située sur la paroi intérieure d'un portique probablement ouvert relié aux constructions sises à la base de la tour. Cette peinture, encore bien conservée, de tradition lombarde, représente une Madone à l'Enfant sur un trône en bois entourée de deux évêques. Quoique souvent ignorée dans les descriptions relatives aux monuments du village, elle témoigne, comme la tour elle-

même, du passage des siècles. Avant de repasser la rivière, il faut rappeler que la Torre di Atto, tout en maintenant son caractère de tour d'habitation, peut être englobée dans le système des tours de signalisation ou de points d'appui militaires dont on constate la présence dans la vallée. Rappelons l'existence de restes de constructions analogues à Prato Leventina et au-dessus de la gorge de Stalvedro ainsi que la tour de Chironico, dite «dei Pedrini», encore bien conservée. Citons encore le souvenir des tours de Chiggiogna et de Faido, aujourd'hui démolies. D'Airolo jusqu'aux cols, il existe des témoignages oraux attestant l'existence de constructions analogues qui n'ont pas encore pu être localisées mais, de l'autre côté du Gothard, la tour d'Hospenthal nous rappelle que ce système de constructions massives appartient à un moment de l'histoire des voies de communications au travers des Alpes observable dans toutes les vallées. La tradition qui fait de ces tours un système du haut moyen âge greffé sur un établissement romain préexistant pourrait aussi justifier la définition de «Tour longobarde» donnée à celle de Giornico. Formant presque un triangle avec le «Castellaccio» et la «Torre di Atto», le petit clocher de l'église de Santa Maria del Castello se détache sur la colline de la rive droite. La définition de l'objet répond assez clairement aux caractéristiques de l'installation humaine: un château duquel, outre les ruines mises à jour par les fouilles de Clemente, il nous reste seulement la petite église. Le chercheur d'histoire locale (3) fait remonter le château aux alentours de 1170 et nous le décrit, citant Rigolo (1) comme «pourvu de trois tours et d'un mur d'enceinte qui s'étendait sur une longueur d'un quart de mille», tout en précisant que cette construction du 12^e s. fut érigée sur l'emplacement d'une place fortifiée antérieure. Considérant que le clocher élancé de l'église de Santa Maria peut être daté du premier quart du 11^e s. (4), nous pouvons suivre l'interprétation de Clemente qui, entre autre, semble suggérer que le complexe pourrait être en fait un «Kirchencastel».

Dans l'histoire du village, ce château — qui reste encore en grande partie à découvrir — révèle la présence de la société féodale dans la colonisation du territoire. Beaucoup de choses ont été dites de l'église du château et nous nous limiterons à un aperçu général. Si nous approchons le monument en partant du bas, nous sommes frappés par le développement vertical de l'abside semi-circulaire, percée de fenêtres à trois niveaux différents, laissant supposer l'existence antérieure d'un étage inférieur à celui auquel on accède aujourd'hui.

La curiosité stimulée par la vision extérieure du monument reste insatisfaite parce que l'implantation de l'église actuelle est, en fait, le résultat de l'adjonction, sur la partie nord de la construction plus ancienne, d'une nef terminée par un chœur carré dans les premières décennies du 15^e s. Clemente, déjà cité, met en parallèle la destruction du château avec l'agrandissement de l'église qui eut lieu entre la fin du 14^e s. et le début de 15^e s. Même si les deux faits sont effectivement liés, l'agrandissement de l'église se

situé au moment où, dans tout le Tessin, l'on observe ce phénomène d'agrandissement des édifices de culte. C'est dans le chœur du 15^e s. que l'on peut observer d'intéressantes peintures qu'une inscription, visible sur la paroi de droite, avec le nom du donateur, permet de dater de 1448 et que Bianconi (5) attribue à un Seregnese. Devant ces figures presque sans expression, rigides et immobiles, l'on se demande si elles n'ont pas été l'objet d'une restauration du 19^e s. au moment de l'agrandissement des fenêtres mais ce doute n'est pas éclairci pour l'instant. Particulièrement intéressant est le plafond, daté de 1575 et signé par les artisans, car il témoigne de la persistance de la tradition des plafonds à caissons en bois du 15^e s. Nous pouvons ainsi constater comment à Santa Maria del Castello sont inscrits différents moments historiques. D'abord l'époque féodale rappelée par les ruines de l'ancien château et de l'église primitive, ensuite l'agrandissement de l'église au moment de la destruction du château à l'époque florissante du commerce et des échanges avec le duché de Milan; enfin le plafond du 16^e s. qui, bien qu'exécuté un siècle après la guerre de Giornico, exprime la tradition lombarde des plafonds à caissons.

Ce lien évident avec la Lombardie mérite d'être relevé si l'on garde à l'esprit que, depuis les premières années du 15^e s., la Léventine, et avec elle Giornico, dépendait politiquement des Suisses car l'on retrouve dans ce village, parmi les moyens d'expression choisis par les habitants, des exemples d'influences étrangères.

Par contre, c'est à l'affirmation extérieure du monachisme, à la puissance des couvents et à la réforme monastique en expansion vers le nord que l'on doit l'antique église de San Nicola, peut-être le monument roman le plus connu du Tessin. Du couvent bénédictin supprimé au 15^e s., il nous reste des documents écrits et l'église San Nicola. Dans son ensemble, elle dénote, par l'emploi de procédés techniques de maçonnerie particuliers, une recherche d'effets plastiques avec le souci d'imiter d'autres exemples de constructions importantes de ce type dans la zone lombarde.

On a beaucoup dit et écrit sur cet édifice roman que les uns datent de la moitié du 12^e s., les autres du 13^e s. et qui marque de manière particulièrement évidente la présence des moines, en opposition à la primitive église de Santa Maria et à la première construction dédiée à San Michele qui s'élevait sur l'emplacement de l'église paroissiale actuelle.

Témoin d'un passé mouvementé, l'église San Nicola parle un langage rigoureux au visiteur admiratif de son architecture et de son art statuaire; les fresques de l'abside, signées et datées par Nicola da Seregno en 1478, signalent le renouveau du 15^e s. tandis que, par la porte grande ouverte, le ferraillement des trains nous ramène brusquement à l'époque présente. Les fonts baptismaux hexagonaux, monolithiques et asymétriques proviennent de l'ancienne église paroissiale et furent placés à San Nicola après la restauration de l'église en 1947, après un séjour sur la rive gauche où ils firent office de fon-



Figure 2. Le retable du 16e siècle replacé dans la chapelle sud de l'église paroissiale.
Photo Carpi

taine. La décoration des parois externes de la cuve baptismale avec son bestiaire presque fantastique, telle cette colombe aux serres sous la chèvre, rappelle une antique tradition d'imagerie populaire issue de la nuit des temps et reprise dans les austères sculptures décorant l'église bénédictine.

A deux reprises déjà, nous avons mentionné l'antique paroissiale San Michele dont il ne reste plus d'éléments visibles. Il ne faut pas se laisser induire en erreur par l'aspect extérieur des murs actuellement visibles car ceux-ci ont été privés de leur crépi, à l'encontre de tout bon sens, si l'on considère qu'il s'agit d'une construction du 18^e s. L'antique église de paroisse, documentée pour la première fois en 1210, était dédiée à San Michele, connu comme le saint guerrier protecteur des Longobards. L'indubitable antiquité du titulaire nous permet de penser que cette église fut la plus ancienne du village, peut-être même fut-elle édifée quelques siècles avant sa première mention écrite. C'est grâce aux Actes des Visites Pastorales du cardinal Carlo Borromeo, connu sous le nom de San Carlo, que nous savons l'existence de ce vétuste édifice alors que la Contre-Réforme, prêchée par le même cardinal, est peut-être à l'origine de sa destruction.

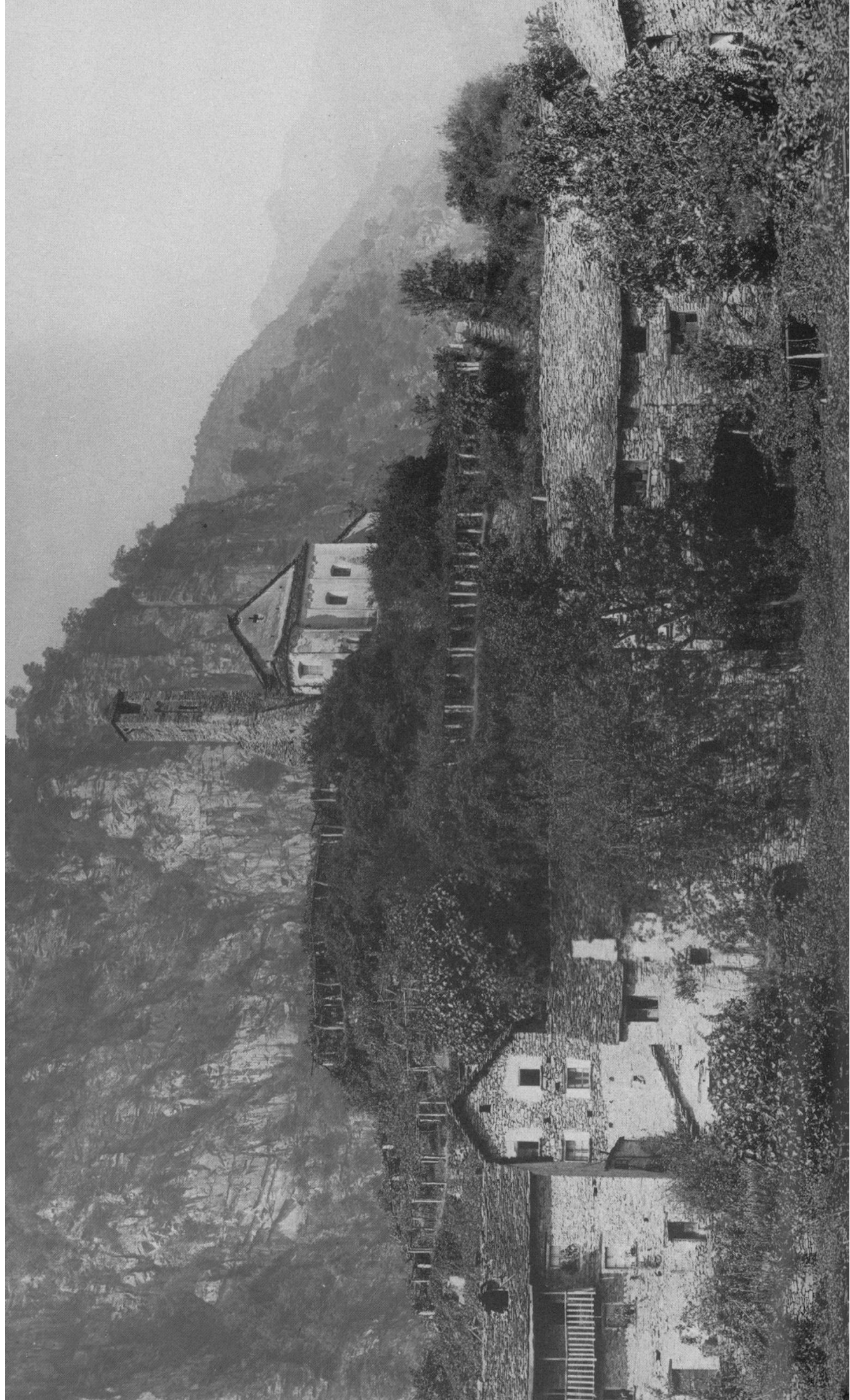
En 1567, date de la visite de San Carlo, l'église San Michele se présentait comme un édifice à trois nefs, avec un plafond de bois, un ample baptistère de pierre (il s'agit de la cuve mentionnée plus haut) portant différentes figures sculptées. Sur l'autel majeur, le visiteur vit un superbe retable doré avec quelques statues (6). Il s'agit certainement du retable gothique daté de 1517 que Rahn (7) vit sur le maître-autel de San Nicola, lequel fut ensuite déposé le long de la paroi nord de la même église après la restauration de 1945 et qui se trouve présentement, après sa propre restauration, replacé dans l'église paroissiale, précisément dans la chapelle latérale sud. Cette œuvre, de goût nordique prononcé avait été repeinte par E. Giantonini en 1828. L'artiste villageois, en substitution du demi-relief disparu à l'intérieur du battant droit, a placé un San Nicola qui, bien qu'identifiable iconographiquement, ne présente pas de valeur artistique particulière.

La récente restauration a éliminé la signature du peintre du 19^e s. pour libérer l'inscription originale signalant la présence d'un San Rocco, à jamais disparu, qui était le pendant du San Sebastiano. Cet autel sculpté d'origine germanique, intéressant document du début du 16^e s. rappelle que la Porte de la Léventine s'ouvrait tant au nord qu'au sud. Elle appartient à l'important ensemble des autels analogues, autrefois mentionnés en Léventine. Si, par exemple, Mairengo et Chiggiogna en conservent deux exemplaires, celui

Figure 3. (à droite, en haut) Fresque du 15^e siècle au rez de-chaussée de la «Torre di Atto» représentant une Vierge à l'enfant entre deux évêques

Figure 4. (à droite, en bas) Cuve baptismale de l'ancienne paroissiale se trouvant maintenant à San Nicola
Photos Carpi





de l'antique église de Quinto se trouve au Musée National de Zurich où, par chance, l'exode de ces pièces d'art sacré, dû aux ventes du début du siècle, s'est en partie arrêté. Les nombreux autels de ce type encore existants dans les vallées tessinoises ont permis à Hugelshofer (8) une sérieuse étude qui encore maintenant stimule la curiosité. A propos des retables nordiques, nous trouvons par exemple la définition des «commis-voyageurs d'autels»; leur activité principale n'étant pas seulement de placer un objet d'art mais aussi la recherche d'un monopole régional tendant à exclure toute forme de concurrence. Ce détail économique-commercial peut permettre une meilleure compréhension de ce qui s'est passé dans nos vallées. A quoi attribuer la diffusion de ces objets d'art au sud des Alpes? Elle ne saurait être uniquement liée à la voie du Gothard car il en existe encore dans le Val Maggia, il en a existé dans le Val Verzasca et également dans le Val Calanca. L'auteur plus haut cité pense à une véritable organisation de vente, voulue par les boutiques de production au tournant du 15^e s. au 16^e s. Dans sa traduction du texte de Hugelshofer, Enrico Talamona a noté que peut-être la Réforme, en supprimant le culte de la Vierge et des Saints, a contribué à la liquidation des stocks de pièces déjà terminées au sud des Alpes, la demande sur les marchés du nord ayant diminué. Notons en passant que le retable de Gornico porte précisément la date marquant officiellement le début de la Réforme en Allemagne.

La digression sur la précieuse pièce du 16^e s., nous a détournés de l'église San Michele laquelle, après la visite de San Carlo, fut modifiée une première fois par la construction du chœur actuel en 1644, pour assumer sa structure définitive en 1787 lorsque disparurent définitivement les traces de l'édifice primitif. L'implantation architectonique n'étant pas d'une valeur particulière, on a pu procéder à des aménagements récents valables, grâce aussi à la disponibilité culturelle de M. le curé don Paolo Forni qui a fait confiance à la personnalité des artistes interpellés.

C'est à l'intervention de 1947, dirigée par l'architecte A. Camenzind, que l'on doit l'œuvre du peintre Emilio Maria Beretta (1907—1974). Au centre de cette peinture à la gouache qui orne l'Arc Triomphal trône, avec des couleurs vives, un imposant San Michele rappelant l'ancien titulaire de l'église.

Entre 1969 et 1971, le presbytère s'est enrichi de trois œuvres en bronze de Remo Rossi (l'autel, le Crucifix et le ciboire) qui, en lui donnant une nouvelle dimension, assurent à ces lieux une continuité créative d'art sacré. La Contre-Réforme issue du Concile de Trente a entraîné la destruction de l'église plus ancienne et sa reconstruction à neuf. Le Concile Vatican II, en définissant la nouvelle réforme liturgique, a provoqué parfois, à cause d'une

Figure 5. (à gauche) L'église de Santa Maria del Castello, dans son contexte antérieur à 1940, aujourd'hui disparu
Photo Carpi

interprétation restrictive, des destructions éhontées. A Giornico en revanche a été réalisé un aménagement qui, tenant compte du contexte, a permis une création moderne bien insérée et pas du tout tapageuse: on peut y voir une voie possible pour la réalisation judicieuse des réformes prônées.

Une œuvre semblable est naturellement perçue différemment par chacun mais on remarque la préoccupation ayant guidé l'artiste dans sa recherche de l'équilibre des volumes tout en tenant compte des présences artistiques antécédentes. L'autel en particulier illustre cette recherche d'équilibre spatial, tout en laissant percevoir assez clairement l'origine de son inspiration. Ainsi, à l'antique cuve baptismale romane (maintenant à San Nicola), correspond la masse de bronze reproduisant les symboles des Evangélistes; aux pierres bien travaillées de la maçonnerie de San Nicola et aux noirs et abrupts escarpements surplombant la vallée, correspond le bloc de pierre verte polie.

La symbolique des Evangélistes reprend les thèmes des décorations à fresques qui ornent les voûtes absidiales de nos églises — particulièrement connues étant celles du 15^e s. — tandis que l'amande du Christ en Majesté est ici remplacée par le Crucifix.

Il nous semble pouvoir dire que les anciennes présences artistiques de l'endroit ont été recherchées et étudiées par l'artiste contemporain. Les ayant assimilées, il a réalisé une œuvre que l'on peut aujourd'hui interpréter comme une charnière de son évolution expressive, le menant de la «période géométrique» à la «période en filigrane».

L'œuvre moderne terminée ne saurait laisser indifférent car elle est respectueuse d'une tradition créative remontant loin dans le temps. C'est pourquoi nous suggérons une halte pour admirer — ou discuter — ce signe tangible du goût de notre époque.

S'il semble, de ce qui précède, que l'espace de temps compris entre le 16^e et le 20^e s. n'ait laissé que des traces insignifiantes ou de peu d'importance artistique dans les édifices pris en considération, c'est que nous n'avons pas encore considéré d'autres témoignages plus cachés dans le village.

Dans ce dernier se trouve une petite église dédiée à San Rocco et à San Sebastiano et dite de San Carlo qui fut édifée en 1631 par les habitants de Giornico rescapés de la peste qui avait fait des ravages une année auparavant. Il est vrai que bien des bourses se trouvèrent, à ce moment-là, gonflées par le jeu des héritages et peut-être est-ce à l'un d'eux que l'on doit la donation de la toile représentant San Carlo — qui donna son nom à l'église —, de la part de Baldassare Sobrio et de son épouse.

Plus savoureuse est l'histoire de cet émigré à Venise qui, barbier de son état, s'enrichit au jeu et par l'achat aux enchères de bateaux portés disparus... qui régulièrement rentraient au port. Celui-ci, un certain Pietro Pe-



Figure 6. Dans l'église San Michele: autel et crucifix de Remo Rossi
Photo Carpi

drina, fit bâtir en 1682 la petite église de Santa Maria di Loreto avec la maison du chapelain.

Dans les dernières années du 16^e s., l'attention des habitants devait se concentrer sur l'église de San Pellegrino dans laquelle G. B. Tarilli et Gio. Don. Caresano furent actifs en 1589, nous laissant entre autres peintures, le «Jugement Universel» sur la partie intérieure de la façade.

Cette église se trouve isolée de l'habitat et située le long de la route qui anciennement permettait de remonter la vallée par la rive droite. Cette importante construction fut restaurée en 1967, dans sa partie décorée par les peintres cités plus haut et cela sous les auspices de l'Azienda Elettrica Ticinese. Elle était autrefois étroitement liée à la route et son ampleur laisse même penser à une halte pour les voyageurs. La restauration partielle, menée tambour battant, n'a pas permis d'approfondir l'étude de l'histoire du monument que la tradition fait remonter au 14^e s. alors que la raison et les documents l'indiquent comme consacré en 1427 (5). Si cette page d'histoire reste encore à écrire, cela ne nous empêche pas de considérer l'objet, rendu quelque peu mystérieux par sa position.

Pour compléter la liste des monuments de Giornico, citons encore l'oratoire d'Altirolo, la chapelle des morts, les autres chapelles éparses et les constructions civiles dont on a peu parlé.

Tel le groupe de la «Torre di Atto», la majeure partie des constructions d'autrefois permet d'observer la puissante maçonnerie soutenant le toit noir de la couverture traditionnelle en pierres.

Les massives constructions d'antan constituent encore une importante partie du village de la rive gauche alors que celles des hameaux d'Ogazzo et d'Altirolo sont plus réduites et campagnardes.

Dans le vieux quartier dit «Fond d'la Tèra» on lit encore, sur les façades marquées par le temps, les formes d'une expression religieuse et politique villageoise.

On a quelques exemples au 17^e s. et au 18^e s. de façades portant la traditionnelle Madone peinte qu'une restauration intégrative a su raviver, sans faire perdre toutefois à ces images leur caractère populaire, parfois même malhabile. Notons particulièrement la Madone à l'Enfant dans un ovale rehaussé d'une guirlande de feuillage placée entre les écussons de la Léventine et d'Uri. D'une main plus sûre sont les écussons ornant les deux façades de la Casa Stanga que Bianconi (5) attribue aux peintres Tarilli et Caresano, actifs à San Pellegrino en 1589. Ce sont des témoignages héraldiques des illustres voyageurs qui logèrent dans l'auberge occupant alors cette bâtisse, alors que la petite place n'était qu'un élargissement de l'étroite route du Gothard. Passant d'auberge à maison d'habitation, puis à siège du musée de la vallée, les nombreuses modifications subies par l'édifice en ont détruit les structures internes originales et il n'en reste que l'implantation.

Les constructions plus récentes, rarement en harmonie avec le vieux centre historique, nous ramènent à notre siècle, lequel dans sa première moitié a laissé à Giornico le monument de la «battaglia dei sassi grossi». Oeuvre d'un vérisme épique propre à l'art du moment, il a été exécuté par Apollonio Pessina en commémoration de la bataille du 15^e s. que l'histoire a transformé pour nos générations en Morgarten tessinois. Oubliant les souvenirs scolaires d'un enseignement reçu durant le dernier conflit mondial — qui faisait de la bataille de Giornico un épisode de la guerre pour les châtaignes de la Riviera, aliment primordial pour les populations montagnardes — nous redécouvrons qu'il s'agissait en fait d'une lutte pour arrêter l'armée ducal partie en expédition punitive à cause des exactions et des pillages commis par les bandes suisses dans la région de Bellinzone.

Même en lui redonnant des dimensions plus justes, ce fait de guerre souligne la situation géographique de Giornico, porte de la Léventine, qui garde inscrit dans les vestiges de son passé des moments historiques et artistiques de valeur incontestable.

Aux 1300 habitants actuels de Giornico incombe l'honneur mais aussi le devoir de sauvegarder ces témoignages, sans renoncer pourtant à suivre l'évolution des temps.

Riassunto

Giornico — la porta della Leventina

Presentando «la porta della Leventina» con la descrizione che ne fece Stefano Franscini nel 1840, si vuol accentuare la persistenza dell'abitato nella storia.

La collocazione del villaggio nel territorio, in rapporto ai fatti geomorfologici, ne precisa la funzione di controllo dell'accesso alla Valle e, di conseguenza, ai passi che permettono un preciso collegamento tra le vallate centrali dell'arco alpino.

Attraverso le testimonianze storiche e monumentali, che gli abitanti sono chiamati a conservare, si possono ripercorrere i principali momenti della storia del villaggio, ricettivo di influssi vari, come lo indica la sua caratteristica vocazione a controllo dei transiti.

Dalle incerte e non verificate testimonianze protostoriche, si passa alla Torre di Atto vescovo che, pur ricordando l'alto medioevo, porta chiare tracce di una continuità di utilizzazione, fino al XV secolo, a sede dell'autorità.

Sull'opposta riva del Ticino, i ruderi del castello, con la chiesa di Santa Maria segnano l'avvento del signore feudale, e, successivamente, la reazione degli autotoni a questa forma di autorità. La chiesetta di Santa Maria del Castello permette invece di constatare la persistenza di un sentimento di fede, trasfuso in valide presenze artistiche, che possiamo ritrovare nella chiesa parrocchiale di San Michele.

Per raggiungere questa costruzione si passa, forzatamente, dal San Nicola: il celeberrimo monumento romanico di Giornico.

Pur non dimenticando le qualità intrinseche di questo prezioso monumento sottolineiamo, nello stesso, la presenza monastica affermata, in tutto il suo splendore, al momento della riforma benedettina in espansione verso nord.

È però nel San Michele che troviamo la miglior testimonianza di una sensibilità d'arte sacra sempre rinnovata. Dell'antica chiesa nulla rimane se si eccettua l'ancona gotica ad intaglio, di origine tedesca; l'attuale costruzione, maltrattata dai «restauratori», nel suo aspetto esteriore, è l'espressione dell'atteggiamento paesano al momento della controriforma. La struttura architettonica dell'edificio, unitamente alla sensibilità degli artisti (E. M. Beretta e R. Rossi), ha permesso una sensata realizzazione delle riforme chieste dal Concilio Vaticano II. Nel villaggio si possono ancora ammirare la facciata della Casa Stanga e, su altre costruzioni, i resti di affreschi votivi magari sostenuti da una chiara impronta politica, riferita alla sudditanza dei cantoni primitivi.

Giornico raccoglie, in una piccola superficie, testimonianze che oltrepassano il loro valore intrinseco e che permettono di leggere la storia di un villaggio alpino sorto a far da porta a una via di transito che il Medio Evo consacrò «Via delle genti».

Zusammenfassung

Giornico — Pforte zur Leventina

Wenn hier die «Pforte der Leventina» vorgestellt wird, so wie sie von Stefano Franscini im Jahre 1840 genannt wurde, soll damit die bleibende Bedeutung dieser Gegend in der Geschichte betont werden.

Die Lage des Dorfes, auch in bezug auf die geomorphologischen Gegebenheiten, zeigt, dass von hier aus der Zugang zum Tal und damit zu den Alpenpässen, die die zentralalpinen Täler miteinander verbinden, beherrscht wurde.

An den Zeugen und den Baudenkmälern der Geschichte, welche die Anwohner aufgerufen sind zu erhalten, kann man die wichtigsten Epochen der Geschichte des Dorfes wiedererkennen. Das Dorf ist durch mannigfache Einflüsse geprägt, was sich in seiner charakteristischen Stellung zur Beherrschung des Durchgangsverkehrs zeigt.

Neben den unsicheren und nicht verifizierten Zeugnissen der Vorgeschichte sieht man den Turm des Bischofs Atto, ein Denkmal aus dem hohen Mittelalter. Es gibt deutliche Spuren davon, dass er als Sitz der lokalen Behörde bis ins 15. Jahrhundert ununterbrochen benutzt wurde.

Am gegenüberliegenden Ufer des Tessin befindet sich die Burgruine, die zusammen mit der Kirche Santa Maria den Beginn der Feudalherrschaft anzeigt und später auch die Reaktionen der Anwohner auf diese Art der Regierungsgewalt. Die Kapelle Santa Maria zeigt, mit welcher Beharrlichkeit am Glauben festgehalten wurde. Dies kommt auch im künstlerischen Schmuck zum Ausdruck,

den man in der Kirche von San Michele findet. Um zu dieser Kirche zu gelangen, kommt man notgedrungen am San Nicolao, dem berühmtesten romanischen Bau-
denkmal von Giornico vorbei. Obwohl wir auch die geistige Bedeutung dieses
so kostbaren Denkmals nicht vergessen dürfen, wollen wir daran denken, dass
eine klösterliche Niederlassung in ihrem ganzen Glanz nachgewiesen ist, in der
Zeit, als sich die benediktinische Reform nach Norden ausdehnte.

Im San Michele finden wir die besten Zeugnisse vom Verständnis für die im-
mer erneuerte sakrale Kunst. Von der antiken Kirche ist nichts mehr geblieben
ausser dem gotischen, in Stein gehauenen Bogen deutscher Herkunft. Der heutige
Bau, der durch die Restauration arg misshandelt worden ist, ist in seiner äusseren
Erscheinung der Ausdruck der dortigen geistigen Haltung zur Zeit der Gegen-
reformation. Die Architektur des Gebäudes ist einheitlich nach den Vorstellun-
gen der Künstler E. M. Beretta und R. Rossi gestaltet. Mit Einfühlung sind die
Reformen, die vom zweiten vatikanischen Konzil gefordert wurden, realisiert
worden. Im Dorf selber kann man heute noch die Fassade des Hauses Stanga
bewundern und an andern Gebäuden die Reste von Votivfresken, vielleicht sogar
mit dem deutlichen Hinweis auf die politische Zugehörigkeit zu den Urkantonen.

Giornico enthält auf kleiner Fläche Zeugnisse, die ihren geistigen Wert über-
treffen, indem sie erlauben, die Geschichte eines Gebirgsdorfes zu erleben, wel-
ches entstanden ist mit der Absicht, die Pforte für einen Durchgangsweg zu wer-
den, der bereits im Mittelalter «Weg der Völker» genannt worden ist.

Üersetzung: H. K.

Literatur

- (1) *Rigolo, G.*: Scandaglio Historico dell'antico contado Leopontico (1682), Bellinzona, 1886
- (2) *Clemente, E.*: Giornico e i suoi monumenti, in San Pellegrino di Giornico, Bellinzona, 1967, 33—80
A ce chercheur disparu nous devons l'essentiel des données sur l'histoire du village et de ses monuments
- (3) *Clemente, E.*: Castelli e Torri della Svizzera Italiana, BSSI, LXXXVI, II—III, 1974, 99—101
- (4) *Magni, M. C.*: Le Torri Campanarie romaniche nel Cantone Ticino, in *Commentari*, Roma, 1966, XVII, 266—281
- (5) *Bianconi, P.*: Inventario delle cose d'arte e d'antichità I, Leventina, Blenio, Riviera, Bellinzona, 1948, 1—235
- (6) *Bianconi, P.*: Atti di San Carlo riguardanti la Svizzera e i suoi territori..., per cura del sac. P. D'Alessandri, Locarno, 1909
- (7) *Rahn, R.*: I monumenti artistici del Medio Evo nel Cantone Ticino, Bellinzona, 1894, 1—284
- (8) *Hugelshofer, W.*: Introduzione a «Altari a intaglio di origine tedesca nel Cantone Ticino..., per cura del pittore E. Berta, Milano, 1927